Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 52

Artikel: Les voyageurs pour 1896, en voiture !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-195284

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Comment, c'est vous, Monsieur ! Vous êtes bien aimable de tenir votre promesse.

Et le curé accourait à grands pas sa soutane relevée comme la upe d'une blanchisseuse.

— Moi qui ai mis ma vieille soutane pour laver ma vaisselle ! Permettez au moins que j'en change ; entrez un instant au salon vous reposer.

Et il s'effaçait pour me laisser passer.

Je profitai de ce que j'étais seul pour me livrer à une inspection de ce qu'il appelait son salon. C'était une grande pièce, pauvrement meublée. Un canapé et quatre chaises recouverts de maigre reps grenat; un fauteuil Voltaire en tapisserie, présent de quelque dévote; une bibliothèque en noyer; au milieu, une table ronde, recouverte d'un tapis rouge et noir. Sur la cheminée, une pendule en bronze, un autre présent de dévote, deux vases d'un bleu cru remplis de fleurs et deux flambeaux dorés sous des globes de verre. C'était bien là l'intérieur du prêtre pauvre; mais ce qui attira tout de suite mon regard, c'était, pendu à la muraille, à la place d'honneur, un grand sabre de cavalerie, surmonté d'un casque de dragon. A gauche de cette panoplie toute guerrière, un portrait de la Vierge, et, à droite, une mauvaise lithographie représentant la *Sainte-Cène* de Vinci. Puis, au-dessous, un crucifix de bois noir, une branche de buis bénit et une de ces effroyables peintures représentant le cœur du Christ brûlant d'amour pour ses fidèles.

J'étais de plus en plus intrigué, lorsque mon hôte rentra. Il avait endossé, pour me faire honneur, sa plus belle soutane, celle qu'il mettait pour dire la messe. Mais dans sa précipitation à se faire beau, il avait oublié qu'il était chaussé de pantoufles éculées qui laissaient voir de gros bas gris très reprisés. Il n'y pensait guère, affairé qu'il était, à me faire bon accueil.

— Tout d'abord, Monsieur, disait-il, vous allez boire quelque chose. Le soleil est méchant dans cette saison et la route n'est guère ombragée pour venir chez nous. Puis, quand vous serez rafraîchi, vous verrez mon jardin dont je suis fier.

Et tout en parlant, il courait au puits tirer de l'eau fraîche; après quoi, il disposait sur la table deux gros verres communs, du sucre et une bouteille de vin.

— J'oubliais les cuillers! s'écria-t-il en se frappant le front; et, toujours courant, il sortait et rentrait aussitôt; puis, ouvrant une armoire placée dans le corridor, il en tirait une tarte aux fruits qu'il posait sur la table.

— Voilà, Monsieur, servez-vous. Surtout, goûtez de ma tarte, c'est moi qui l'ai faite.

— Vous faites donc votre cuisine, monsieur le curé ?

— Mais oui, quand on vit seul, il faut savoir se tirer d'affaire.

— Elle est tout simplement exquise, votre tarte, monsieur le curé! J'y fais honneur, comme vous voyez. Mais comment se fait-il que vous préfériez ainsi vivre tout seul. Ne vous ennuyez-vous point parfois ?

— Jamais. Je suis trop occupé. Quant à avoir une servante, non, voyez-vous. Ces diables de femmes sont toutes plus bavardes les unes que les autres; et sales et impérieuses! J'en avais une autrefois, elle me rendait la vie impossible. Monsieur le curé par-ci, monsieur le curé par-là; jamais une heure de tranquillité. Et quelles tracasseries quand je rentrais en retard! Je n'avais plus un moment à moi. Tandis que maintenant je suis heureux comme un roi. Je fais ce que je veux et quand je veux. Je sors ou rentre à mon gré; je suis libre de soigner mon jardin et de salir ma soutane à mon aise, sans qu'on vienne aigrement me le reprocher. Et puis, je mange à mes heures, quand la faim me prend, et si vous saviez quels bons petits plats je me fais! Tenez! le mois dernier j'ai eu chez moi le dîner mensuel des curés du canton; j'ai dû prendre à cette occasion une cuisinière. Quel désastre, Monsieur! Tous les plats manqués! Et quel désordre dans ma cuisine! J'en ai eu pour quinze jours à me retrouver. Une autre fois, c'est moi qui ferai le dîner, et je prendrai une laveuse de vaisselle pour mettre le couvert et servir à table. Mais, venez voir ma maison, vous verrez que c'est en ordre!

En effet, tout était propre et ciré, comme si une femme soigneuse avait passé par là. Pas une tache, pas un grain de poussière ne déshonorait les meubles ou les parquets. Dans la cuisine, les casseroles luisaient frottées par une main vigoureuse, et près du feu couvert, une marmite en terre bouillait à petit bruit, laissant échapper un savoureux fumet de pot-au-feu.

— Mes compliments, monsieur le curé, fis-je, vous êtes une incomparable ménagère!

— Vous vous moquez un peu de moi, Monsieur, dit-il en riant; que diriez-vous donc si vous me voyiez à l'œuvre, reprisant mes bas ou raccommodant ma soutane ?

J'apercevais, en effet, dans une corbeille, tout un attirail de couturière : dé à coudre, fil, aiguilles, ciseaux. Mais, comme mon regard revenait obstinément du côté du grand sabre, le curé reprit :

— Ah! ah! vous regardez mes armes ! Cela vous étonne, n'est-il pas vrai, et vous dites qu'elles ne sont guère à leur place ici ? Que voulez-vous ? Ce sont les seules reliques de ma vie de soldat; c'est pourquoi je tiens à les avoir devant les yeux.

— Comment! vous avez été soldat, monsieur le curé ?

— Mais oui, j'ai même fait la campagne de 1870 en qualité d'engagé volontaire, bien que je fusse au séminaire. En ai-je descendu de ces Prussiens de malheur! Seulement j'avais toujours soin de les absoudre mentalement avant de leur donner le coup de grâce... Mais venez donc voir mes fleurs.

Et, ce disant, il ouvrait une porte-fenêtre qui donnait derrière la maison. Le jardin était charmant et tenu à merveille. Çà et là, des carrés de légumes correctement alignés s'encadraient de bordures fleuries. Un fin gazon, au milieu duquel s'élevait un éblouissant rosier rouge, s'étendait devant le salon.

— Voyez-vous, Monsieur, disait le curé, j'aime mes fleurs comme des enfants. Je connais la moindre plante de mon jardin, et je pourrais vous dire exactement quand elle fleurira et quelle est son histoire. Le meilleur de ma vie se passe ici; mes fonctions ne me prennent guère de temps, il vient si peu de monde à la messe! Mes paroissiens sont trop bornés pour que j'aie du plaisir à les visiter autrement que quand ils ont besoin de moi. Je vis presque toujours seul et mon plus grand plaisir est de soigner mon jardin. Ah! si j'avais une paroisse plus importante, ce serait autre chose; mais je ne suis guère en odeur de sainteté auprès de Monseigneur, et s'il me relègue ici, c'est pour me punir de m'être battu pendant la guerre.

Comme je le regardais surpris :

— Eh oui! un prêtre n'a pas le droit de porter les armes, disent-ils. Mais que voulez-vous, Monsieur, c'était plus fort que moi. Quand j'ai vu ces étrangers ravager nos récoltes et massacrer nos hommes, mon sang n'a fait qu'un tour. Je suis fils de paysan, moi, et je demeure paysan malgré mes études. Tout ce qui touche à notre sol me touche, et puis on est patriote, ou alors on n'est pas digne d'être Français.

Et ses yeux flamboyaient, et sa voix prenait des éclats de clairon; puis, tout d'un coup, son bon sourire candide reparut.

— Excusez-moi, monsieur, vous êtes ici pour voir mon domaine et non pour remuer de sanglants souvenirs.

Et, pendant une heure encore, il me promena partout, me racontant mille choses intéressantes sur ses fleurs, dont il parlait comme un père parle de sa petite famille. Nous nous quittâmes très bons amis, avec promesse de nous revoir.

Les voyageurs pour 1896, en voiture !

Sous ce titre, une de nos lectrices nous adresse les réflexions suivantes :

A l'approche d'une nouvelle année, la pensée me vient que notre vie est une espèce de locomotive qui diffère des autres en ceci : c'est que celles des chemins de fer, arrivées à destination, retournent sur leurs pas, tandis que la nôtre reste au bout de la route et ne revient jamais.

Les années sont des stations qui se trouvent sur le passage de notre locomotive, mais elle ne s'y arrête guère ; à peine en a-t-elle franchi une que la suivante nous est déjà signalée; sa marche est si rapide que l'espace pour elle n'est rien !

Et dire qu'il fut un temps où nous l'accusâmes d'un manque d'empressement et même de lenteur !

Nous osions nous plaindre, jeunesse impatiente! et pourtant ce qui nous empêchait d'avancer au gré de nos désirs ce n'étaient point des débris de rochers, des cailloux, des ronces ou des épines, mais bien une profusion de fleurs aux mille couleurs. La route en était couverte et les roues de la lourde machine s'embarrassaient dans des touffes et des guirlandes de violettes, de primevères, de lilas, de muguets et de pavots.

Insensiblement, les fleurs se sont flétries ; elles sont restées sur le sol meurtries et décolorées. Plus de touffes embaumées! plus de guirlandes fleuries ! plus d'entraves !

Et la lourde machine a emboîté un pas qui nous paraît exagéré maintenant.

En quittant une station, nous avons à peine le temps de jeter un regard sur la route aux teintes d'automne que nous allons parcourir et de nous demander si

nous atteindrons le prochain relai. La machine file comme si elle avait hâte d'arriver promptement au bout, et elle nous entraîne tous avec nos craintes ou nos espérances vers la fin inconnue!

Ne semble-t-il pas que la station mil huit cent quatre-vingt-quinze nous fut signalée hier? Pourtant la dernière heure va sonner, et lorsque nous serons descendus sur le quai pour respirer un peu pendant une ou deux secondes, nous allons entendre, se confondant avec les cloches de minuit, le signal habituel: *Voyageurs pour mil huit cent quatre-vingt-seize, en voiture!*

La fin d'on voïadzo.

Se lè feliettès, quand le sont frou de l'écoula, ont coâite d'avâi on boun'ami po dè bon, po sè poâi mettrè la corda âo cou, lè méres qu'ont dâi felhiès à mariâ sè baillont soveint mé dè cousons què lâo bouébès po lâo trovâ on amœirâo.

La Catherine à Tacounet étâi véva. Le n'avâi que 'na felhie, la Zaline; et coumeint la felietta avâi prâo à preteindrè et que l'étâi galéza, la mére ne trovâvè pas dè prâo bon parti dein lo veladzo, et sein férè asseimbliant dè rein, le tsertsivè decé, delé.

On iadzo que l'étâi z'ua pè Berna avoué la Zaline et que le repregnont lo tsemin dè fai po reveni pè châotrè, on galé luron montè dein lo mémo vouagon et sè va achetà découtè la grachâosa.

— Se bàyi quoui l'est cein, se sè peinsà la Catherine, ein lo téseint dâi pî à la téta. Dein ti lè cas l'est rudo bin revou; l'a met dâi z'haillons que ne sont pas dâi z'haillons dè bedan, dâi fins solâ, on tsapé que 'na pas z'u po rein, onna gravata dè sïa et onna tsaina dè montra ein oo. S'est venu achetâ découtè la Zaline; c'est bon signo. Se poivo pi savâi quoui l'est. Dein ti lè cas c'est cauquon dè sorta. Enfin quiet! la Catherine sè peinsâvè dza que cein porrâi étrè oquiè po la Zaline, et cein la démedzivè dè l'ourè dévezâ et dè férè cognessance.

Le n'eut pas fauta d'atteindrè bin grand-teimps. Lo luron, on dzeinti coo, allurâ, coumeinçà pè lâo derè que fasâi rudo tsaud, dein lo trein, que fasâi tsalené et que lo teimps porrâi bin bargagni, aprés quiet, coumeint la Zaline avâi l'air dè lâi pliérè, dévezà dè çosse et dè cein et l'âi démandà iô l'allâvont. Et quand lâi eut de que l'allâvont tant qu'à Lozena, sè trovà que lâi allâvè assebin et lâo fe que l'étâi benhirâo d'avâi on asse dzeintià compagni po férè lo voïadzo.

La Catherine, tota conteinta, ne desâi rein; mâ le peinsâvè tant mé.

Lo grachâo âovrè sa valisa et lâo z'offrè dâi trabliettès à la bise que lè duè fennès ein étiont totè dzoïâosès et on momeint aprés, la vîlhie âovrè on cornet dè bonbons que lo galé trovà rudo bons. A Fribor, 5 menutès d'arrêt; lo grachâo, offrè d'allâ lâo queri à tsaquena on verro dè siro; mâ la vîlhie, qu'avâi trâo poâire que manquâi lo trein et qu'on ne lo revâyè pas, refusà. A Romont, l'étiont dâi vîlhiès cognessances et dâi z'amis et lo luron étâi tant dzeinti avoué la Zaline, que la mére sè peinsâvè ein li-méma: Crayon bin que l'afférè est âo sa.

Quand l'arrevont dein lo grand tunet ein dessus dè Grandvaux, lo trein fasâi tant dè trafi que faillu s'arretâ dè djazâ; mâ ein saillesseint, la Zaline avâi lè djoutès totès rodzès et le rajustâvè son tsapé. Lo coquiein l'avâi prâisa pè la taille et l'avâi remolâïe. La mére s'apéçut bin dè l'afférè; mâ ne le coudi rein vairè, tant cein lâi fasâi pliési et le fe état dè vouâiti pè la fenétra.

Enfin, l'arrevont à la gâra dè Lozena. La Catherine desâi diéro l'étiont benhirâosès, sa felhie et li d'avâi fé cognessance de n'asse brâvo monsu. Le lâi dit que l'espérâvont lo revairè dévant que sâi grandteimps, et le l'einvitâvè po lè z'allâ trovâ la demeindze d'aprés. Lo gaillâ repond que lo pliési étâi tot dè son coté, que l'étâi tant conteint dè lè z'avâi reincontrâïès et que c'étâi avoué bounheu que lè volliâvè revairè. La Catherine lâi avâi prâo châotâ âo cou se l'avâi ouzâ; mâ on saillessâi dè la gâra et y'avâi onna masse dè dzeins que dévant; et âo momeint iô le lâi allâvè onco derè diéro l'étiont benhirâosès dè lo revairè bintout, lo gaillâ s'arrêtè dévant 'na galéza damuzalla, qu'attendâi, et fâ à la Catherine et à la Zaline:

— Mesdames! permettez-moi de vous présenter ma fiancée!

— Comment! vous êtes fiancé et vous ne nous l'avez pas dit! lâi repond la Catherine, furieusa. Et le tunnet!...

Et sein pi lâi derè atsi-vo! le lo pliantè quie avoué sa gaillarda, preind la Zaline pè lo bré et tracé lavi ein deseint: « Eh la tsaravoûta! » et le lâi arâi fé lè cornès se n'iavâi pas tant z'u dè dzeins perquie.

Sous le cerisier.

Lise et Colin s'aimaient d'amour tendre, comme les deux pigeons du bon La Fontaine.

Les deux maisons étaient voisines et les parents vivaient dans l'intelligence la plus parfaite.

Lise et Colin savaient tout cela et, un soir, en rentrant d'une danse qui avait eu lieu au village voisin, des baisers bien tendres avaient scellé de mutuels serments.

Cependant, on n'osait trop précipiter les choses, de peur de voir trop tôt s'envoler dans les nues ces perspectives si douces, ces projets si heureux que l'on s'était faits. Le père de Lise était parfois d'humeur revêche, et s'il eût été au courant de leurs confidences, il aurait certainement trouvé que sa fille était bien jeune, qu'ils avaient bien le temps d'attendre et aurait sans doute traité d'enfantillages leurs amours, cependant si chastes et si sincères.

On craignit donc d'en parler trop tôt aux parents et, pour éviter que quelque nuage ne vienne assombrir la sérénité de ce beau ciel, on convint de voiler cet amour aux yeux du monde; on résolut de s'aimer en secret.

Chaque soir, seulement, au crépuscule, Lise se rendait furtivement sous le vieux cerisier de la propriété voisine où l'attendait son Colin bien aimé. Et, la main dans la main, on se faisait de mutuelles caresses; on parlait d'avenir; leurs cœurs s'épanchaient.

Malheureusement, le cordonnier du village, à qui les allées et venues de nos deux amoureux avaient paru suspectes, résolut de les épier et, un jour, il tint à son ouvrier la conversation suivante:

— Dis donc, Hans, il y en a deux qui ont tous les soirs un rendez-vous sous le gros cerisier du père Jaques et j'aimerais bien savoir ce qu'ils y viennent faire. Si tu veux aller ce soir écouter ce qu'ils disent, il y a deux francs pour toi! Tu n'as qu'à grimper sur l'arbre et t'y cacher un peu, cela te sera bien facile.

— Pien! Pien! badron, dit l'ouvrier, un bon gros type venu du Simmenthal, c'est moi aller ce soir.

Le soir venu, Hans était blotti sur le cerisier et nos deux amoureux ne se firent pas non plus attendre.

— Je t'aime, je t'adore! disait Colin à Lise.

— Oh! et moi donc, mon cher Colin; tu ne saurais croire comme je t'aime et combien tu m'es cher!

— Et comme nous allons être heureux! disait Colin, lorsque, une fois mariés, nous aurons notre gentil petit ménage à nous tout seuls; plus tard, une petite petite famille, de charmants petits enfants qui viendront sauter et folâtrer sur nos genoux; oh! comme nous les aimerons bien et comme nous les élèverons bien!

— Oui! dit Lise, rougissant: oui! nous les élèverons bien!... avec l'aide de Celui qui est là haut... ajouta-t-elle, en levant la main au ciel.

L'ouvrier cordonnier, pensant que ces dernières paroles étaient à son adresse, leur cria aussitôt du haut de l'arbre, avec une voix formidable:

— Ah! fous groyez beudétre que mon badron il m'a enfoyé ici pour élefer et nurrir fos mioches avec teux francs!!... Eh pien, fous fous drombez! C. T.

L. MONNET.

LAUSANNE.— IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.